

Un cadeau pas banal : 400 frères... lépreux

Voilà Raymond embarqué, Marseille disparaît à ses yeux. Le voyage par bateau dure 15 jours. Lors de l'escale à Cotonou, c'est un premier choc ! Tout à coup, à la léproserie d'Ouïda, il vit son premier contact avec les lépreux. Ce qui lui permet d'entrevoir superficiellement ces personnes mises à part, médicalement et socialement.

Enfin, en pleine chaleur d'août 1967, Raymond débarque à Douala, encore impressionné par le voyage en bateau. Il n'est pas habitué. Vêtu de sa grande soutane blanche, il s'engage sur la passerelle, peu rassuré car elle bouge dans tous les sens. La *rambarde*, grand mot pour une vague corde mal accrochée, n'est pas d'un grand secours. Il espère ne pas solder son arrivée par un plongeon.

Sœur Albert l'attend patiemment sur le quai pour le conduire à la Dibamba, à environ vingt kilomètres de Douala. Raymond découvre trois allées de la léproserie le long desquelles on a construit des séries de petites cases. Au milieu la chapelle, bien en vue, non loin de la maison des sœurs.

Plus près, deux hommes vêtus de tunique grise, sortent en courant de leur habitation pour l'accueillir à bras ouverts. Ils le serrent sur leur cœur. Raymond va vite comprendre pourquoi les petits frères du père de Foucauld sont si heureux de les voir arriver ! Jean et Michel, c'est leur nom,

s'activent chaleureusement. On porte ses bagages, on prend des nouvelles. Tout le monde se retrouve chez les sœurs pour dîner.

C'est là, qu'ils s'empressent de lui offrir aussitôt un... PRÉSENT PEU CONVENTIONNEL :

«*Voilà tes nouveaux frères et sœurs : 400 lépreux, dont tu seras responsable !* »

Dès le lendemain matin, il est aussitôt plongé dans la mission. Les malades sont tous là, prêts pour les pansements. Deux sœurs infirmières et une autre, médecin, les soignent. Elles tentent de désinfecter les lésions béantes. Raymond n'a alors ni le temps de se rafraîchir, d'admirer le paysage, de se reposer ou de tergiverser, elles lui mettent entre les mains pince et ciseaux avec mission de nettoyer les plaies des pieds. Attaqués en profondeur par la nécrose des os, ils suintent du pus en abondance.

Rebuts de l'humanité

Bouleversé par les visages défigurés, incommodé jusqu'à la nausée par l'odeur de chair en décomposition, Raymond est complètement abattu. Si déformés que soient les mains et les pieds des lépreux, réduits à des moignons, il ne ressent aucune peur. Mais voir souffrir ses frères et sœurs lui déchire le cœur, le traumatise presque.

Il est face à Jésus en croix, défiguré, « *sans beauté, ni éclat, ... objet de mépris, abandonné des hommes* » (Is 53, 3)

Ils sont là, loin de la ville, exclus, assistés parce que malades, en manque de tout pour leur survie.

Leurs mains mutilées ne permettent pas de travailler. Ils ne peuvent se déplacer sur des pieds tuméfiés jusqu'à..., oui, la pourriture ! Pour toute nourriture, quelques *macabos* (pommes de terre), ramassés ici ou là, et le fruit de rapines ; à peine de quoi survivre.

Au bout d'un quart d'heure, il n'en peut plus et interroge sœur Albert :

« *Vous n'auriez pas un peu de café pour me remonter le moral ?* ».

Tiendra-t-il dans cet enfer ?

Habitué à tout donner, Raymond se ressaisit rapidement. Sa décision est prise. Il ne les abandonnera pas. À travers eux, c'est Jésus qu'il servira et aimera. De toute façon, il n'a qu'un billet *aller* !

La guitare, abandonnée dans un coin, lui fait réaliser à quel point sa vision des malades était complètement décalée. Qu'en feraient-ils avec leurs mains mutilées ?

Quant au ballon de foot, il ne survit que quelques jours pour la plus grande joie d'une quarantaine d'enfants... qui retournent ensuite à leurs anciennes boîtes de conserve.

Il perd rapidement ses repères habituels.

Pour finir il découvre que les cinq millions de Camerounais se partagent deux cents dialectes.

Il n'en connaît aucun !